

## VERSION GRECQUE

Polynice, en lutte contre son frère Étéocle roi de Thèbes,  
rencontre sa mère Jocaste à l'occasion d'une trêve

Μῆτερ, φρονῶν εὖ κοῦ φρονῶν ἀφικόμην  
ἐχθροῦς ἐς ἀνδρας· ἀλλ' ἀναγκαίως ἔχει  
πατρίδος ἔραν ἅπαντας· οὐ δ' ἄλλως λέγει,  
λόγοισι χαίρει, τὸν δὲ νοῦν ἐκεῖσ' ἔχει.  
Οὕτω δ' ἐτάρβουν ἐς φόβον τ' ἀφικόμην, 5  
μή τις δόλος με πρὸς κασιγνήτου κτάνη,  
ᾧστε ξιφήρη χεῖρ' ἔχων δι' ἄστεως  
κυκλῶν πρόσωπον ἦλθον. Ἐν δέ μ' ὠφελεῖ,  
σπονδαί τε καὶ σὴ πίστις, ἢ μ' ἐσήγαγε  
τείχη πατρῶα· πολὺδακρυς δ' ἀφικόμην, 10  
χρόνιος ἰδὼν μέλαθρα καὶ βωμοὺς θεῶν  
γυμνάσιά θ' οἷσιν ἐνετράφην Δίρκης θ' ὕδωρ·  
ὧν οὐ δικάως ἀπελαθεὶς ξένην πόλιν  
ναίω, δι' ὄσων νᾶμ' ἔχων δακρύρροον.  
Ἄλλ', ἐκ γὰρ ἄλγους ἄλγος αὔ, σὲ δέρκομαι 15  
κᾶρα ξυρήκες καὶ πέπλους μελαγχίμους  
ἔχουσαν·

Euripide

## EURIPIDE *Phéniennes* 357-373

POLYNICE : Ma mère, ma venue ici au milieu d'hommes qui me sont hostiles tient à la fois de la raison et de la déraison. Mais c'est une nécessité que tout un chacun ait la passion de sa patrie. Celui qui parle autrement, se fait plaisir avec des mots, mais en fait c'est bien là-bas qu'il a l'esprit. Je nourrissais de telles craintes et j'en suis venu à redouter si fort que quelque ruse ourdie par mon frère ne me fasse périr, que c'est l'épée à la main et sans cesser de regarder tout autour de moi que j'ai traversé les quartiers de la ville. Une seule chose m'offre assistance : l'engagement que l'on a conclu et la confiance que je te fais, qui m'a fait franchir l'enceinte de ma patrie. Je suis arrivé tout en pleurs, rien que d'avoir aperçu après tout ce temps le palais royal, les autels des dieux, les gymnases où j'avais grandi et l'eau de la source Dircé. C'est contre toute justice que j'ai été chassé de ces lieux pour habiter une terre étrangère, en versant de mes yeux des flots de larmes. Eh bien, voici que d'un chagrin naît à son tour un autre chagrin: c'est le crâne rasé et portant des vêtements de deuil que tu te présentes à mes regards.

vers 1 : il n'y a pas de jeu de mots autour du verbe φρονέω, on est toujours dans le registre de la raison, et pas dans celui des sentiments (bienveillance) , quel que soit l'adverbe . Polynice trouve son action à la fois raisonnable et déraisonnable . C'est ça le tragique!

vers 3-4 : on s'attendrait à une relative à l'éventuel (vérité générale) ; or on a l'indicatif, ce qui signifie que Polynice désigne quelqu'un dont il considère l'existence comme effective. On ne voit pas de qui il peut s'agir dans la pièce, aucun personnage ne tenant ce discours . On en est réduit à y voir un effet de style; c'est heureusement sans incidence sur la traduction. Plusieurs éditeurs ont corrigé λέγει en λέγειν , ce qui ne change rien au niveau du vers. On se retrouve alors avec un éventuel sans ἄν , tour homérique mais qui n'est pas rare en poésie

vers 6 πρὸς + génitif : fréquent en poésie pour exprimer l'agent

vers 7-8 *j'ai marché à travers la ville* (pluriel poétique) , donc *j'ai traversé les quartiers de la ville*

vers 8 κυκλῶν πρόσωπον *en faisant tourner mon visage, en dirigeant mes regards tout autour de moi*

vers 9 πίστις σή on peut lui donner un sens objectif ou subjectif : *la garantie que tu me donnes* ou *la confiance que j'ai en toi*

σπονδαί renvoie à quelque chose de plus formel, qui met forcément en jeu Polynice.

Les deux choses sont intimement liées , constitutives du même pacte (l'accord formel ne vaut rien s'il ne suscite pas la confiance) . C'est pourquoi Polynice les présente par un singulier : ἔν

vers 11 χρόνιος qui vient ou qui a lieu après beaucoup de temps

vers 12 ἐνετρέφην vient τρέφω (aoriste passif) et non de τρέπω dont l'aoriste passif est ἐτρέπην. C'est l'aspiration qui fait toujours la différence.

vers 13 ὄν relatif de liaison, complément de ἀπελαθείς, participe aoriste passif de ἀπελάυνω *éloigner de*

vers 14 το νᾶμα, ατος : flot, torrent

δι' ὄσσων *à travers mes yeux* Génitif pluriel de ce qui se dit normalement au duel τῶ ὄσσε : *les deux yeux* donc au génitif datif τοῖν ὄσσωιν

vers 15 Le ἀλλά , presque une interjection, marque une rupture dans l'énoncé (Polynice cesse de pleurnicher sur lui-même et s'intéresse un peu à sa mère...) qui est ensuite justifié par le γάρ

vers 15 δέρκομαι *voir, regarder* (poétique)

vers 16 ξυρήκης , ες *rasé*

Le texte soumis aux candidats était un passage des *Phéniennes* d'Euripide (vers 357-373). Au cours d'une trêve qui interrompt brièvement la guerre qui l'oppose à son frère Étéocle, roi de Thèbes, Polynice rencontre leur mère Jocaste et exprime sa douleur d'avoir été chassé de sa patrie. Quelques passages délicats demandaient une analyse grammaticale soignée et un mot-à-mot précis, qui mettaient les candidats sur la voie de la solution.

Polynice s'est introduit dans Thèbes (ἀφικόμην ἐχθρούς ἐς ἄνδρας, « ... je suis venu chez des ennemis »). En agissant ainsi, il a eu à la fois « raison » (parce qu'il a obéi à des sentiments légitimes de devoir et de patriotisme) et « tort » (à cause des dangers courus, et parce qu'il trouve sa mère dans un état pitoyable) : φρονῶν εὐ καὶ φρονῶν a souvent été mal compris. Il fallait partir du sens de εὐ φρονεῖν (« être sensé », « avoir raison ») et comprendre que les vers suivants donnent l'explication de ce double participe. La phrase suivante devait être analysée ainsi : ἀναγκαιῶς ἔχει, « il est nécessaire », avec une proposition infinitive dont le sujet est ἅπαντας, le verbe ἐρᾶν se construisant normalement avec le génitif (« ... que tous les hommes aiment leur patrie »). Ensuite, le premier δὲ est adversatif, tandis que le second souligne la réalité des choses : « mais (δ') celui qui parle autrement (ἄλλως), se joue de mots (λόγοισι χαίρει, litt. 's'amuse à des paroles'), tandis qu'en réalité (δὲ) il tient (ἔχει) sa pensée tournée vers elle (ἐκείσε, litt. 'vers là-bas', c'est-à-dire vers la patrie aimée). Polynice dit sa frayeur d'être victime d'un piège tendu par son frère (ne pas confondre δόλος, la ruse, et δοῦλος, l'esclave !). La phrase est construite avec une consécutive (οὕτω ... ὥστε), et une proposition introduite par μὴ exprimant la crainte, après le verbe ταρβεῖν et le groupe ἐς φόβον ἀφικόμην (« j'en étais arrivé à une telle peur ... »). Il fallait comprendre : je craignais « qu'une ruse, venant de mon frère (πρὸς + génitif) ne cause ma mort (κτάνη subjonctif aoriste 2 de κτείνω) ». L'épée à la main (ξιφήρη χεῖρ ἔχων), Polynice traverse la ville avec prudence, en promenant ses regards tout autour de lui : l'expression κυκλῶν [de κυκλέω] πρόσωπον (litt. en faisant tourner mon visage, mes yeux, tout autour de moi) a été souvent mal comprise et a donné lieu à des traductions fantaisistes (par exemple : 'en passant devant les murailles de la ville', ou bien 'en mettant en cercle le front de mon armée'), alors qu'un mot-à-mot simple donnait le sens. Une seule chose donne à Polynice un sentiment de sécurité (bien traduire le ἔν initial) : la trêve (σπονδαὶ signifiant littéralement les libations qui marquent la trêve) et σὴ πίστις. Ces mots (σὴ πίστις) pouvaient recevoir deux interprétations, l'une et l'autre tout à fait admissibles, selon que l'on donne à l'adjectif possessif σὴ un sens 'subjectif' ou 'objectif' : ou bien « la garantie que tu me donnes, ta parole », ou bien « la confiance que je mets en toi ». C'est cette « parole » de Jocaste qui a fait entrer Polynice à l'intérieur des murailles de Thèbes sa patrie (τείχη πατρίδα régi par ἐσήγαγε). Polynice est arrivé « tout en pleurs » (πολύδακρυς) dans Thèbes, et il a revu « après beaucoup de temps » (la compréhension de χρόνιος a donné lieu à des erreurs) les lieux essentiels de la ville : le palais royal (μέλαθρα), les autels des dieux, les gymnases « dans lesquels (datif neutre pluriel : οἷσιν) j'ai été élevé (ἐνετρέφην aoriste 2 passif de ἐντρέφειν) », et l'eau de la source Dirce qui coule près de Thèbes. Le relatif de liaison au génitif pluriel ὧν se construit avec le participe aoriste passif ἀπελαθεῖς (de ἀπελάυνω) : « injustement chassé de ces lieux », Polynice habite à présent une ville étrangère (ξένην πόλιν), où il verse des torrents de larmes. Cette dernière expression demandait une fine analyse : c'est à travers les yeux de Polynice (διά + génitif ὄσσων, de τῶ ὄσσε = les deux yeux, à ne pas confondre avec ὄσων) que s'écoule le flot de ses larmes (verbe ἔχεν + complément νόμα δακρύροον, littéralement l'épanchement du flot de mes larmes). Sa douleur va croissant (ἐκ γὰρ ἄλγους ἄλγος αὐτό, « car d'une douleur procède encore une autre douleur »), lorsqu'il voit sa mère (σὲ δέρομαι + participe ἔχουσαν) « la tête rasée » (adjectif ξυρήκης, litt. tondue avec un rasoir) et « portant des vêtements noirs » (πέπλους μελαγχίμους) pour signifier les peines que lui causent le désastre présent de sa famille.

19 candidats ont composé cette année. La moyenne de l'épreuve s'établit à 11, 13 sur 20. Douze copies ont obtenu la moyenne et plus. Six copies ont été notées entre 18,5 sur 20 (la meilleure note) et 13, 5 sur 20. Les deux copies les plus faibles ont obtenu 5, 5 et 6 sur 20.

Jury : M. Philippe HOFFMANN, directeur d'études à l'École pratique des hautes études ;  
Mme Brigitte MONDRAIN, directrice d'études à l'École pratique des hautes études.